JOSÉ FARIAS

SUITE DE LA PAGE 15

Il faut dire que José possède en Argentine un ranch avec 40 hectares de prairie, 40 vaches, une dizaine de chevaux et quelque 300 cochons. C'est son frère qui s'en occupe mais, aux dernières vacances, il est allé faire le tour du propriétaire...

S'il est heureux d'être là, c'est aussi parce qu'il retrouve Paris cinq ans après et que, cette fois, il a tous les atouts dans son jeu pour conquérir le public le plus difficile qui soit.

Il a commencé à jouer sérieusement au football à l'âge de 14 ans à Boca Juniors. A 18 ans, au même club, il signait son premier contrat pro. Après son service militaire, il fera encore plusieurs équipes argentines, puis il aura envie de connaître l'Europe et plus spécialement la France : « Comme vous, affirme-t-il, vous rêvez de connaître l'Amérique du Sud, Buenos Aires et Rio de Janeiro. C'est l'avantage de ce métier de pouvoir découvrir le monde... et de gagner de l'argent. »

C'est ainsi que grâce à son ami Lorenzo, il débarquera un beau jour d'octobre 1962 à Orly avec sa jeune femme et la promesse d'un premier enfant. Il a dix ans de football argentin derrière lui. Comme tous les grands joueurs de son pays, c'est un merveilleux technicien : « C'est dans notre nature, explique-t-il, car nous sommes, nous les Sud-Américains, de grands amoureux du ballon. Dès mon plus jeune âge, j'ai cherché à copier les vedettes. J'ai vu jouer Ruben Bravo quand j'étais gosse. L'avant centre argentin Pontoni m'a apporté beaucoup car il avait des gestes techniques extraordinaires. Mais ce qui est le plus frappant chez nous, c'est l'imagination, l'esprit inventif qui anime tous ceux qui tripotent une balle. Tenez, par exemple, mon fameux « coup », comme vous dites (voir notre photo-robot), je l'ai vu faire par un illustre inconnu dans un terrain vague.

Le petit Antoine, un mois, fait le bonheur de José et de sa charmante femme. Il y a aussi Gustavito, quatre ans...

UN MAGICIEN AVEC UNE GRANDE VALISE

L'Argentin compte énormément sur la technique. Les journalistes aussi... Vous avez un très bon jeu de tête et un pied droit sensationnel, on écrira dans les journaux que vous n'avez pas de pied gauche. Un entraîneur me disait un jour : « José, un footballeur doit être un magicien avec une grande valise. »

Quand je suis arrivé à Paris, sans être prétentieux, je pensais avoir une valise suffisamment grande pour montrer quelque chose. Lorenzo, qui connaissait bien — et pour cause — la mentalité française, m'avait fait ses recommandations : « Ne fais pas le Sud-Américain », sous-entendu : fais ce que l'on te demandera et laisse tomber le cinéma. Sans prétention, je pensais m'imposer. Hélas, j'ai dû déchanter !... »

Aujourd'hui, l'aventure du Racing lui apparaît comme une péripétie ; mais sur le coup la désillusion fut cruelle. L'adaptation fut très difficile Le froid et le brouillard de cet hiver 1962 lui furent pénibles. Il n'était pas habitué aux terrains gras et enneigés. Et puis il trainait dans les jambes le dernier Championnat argentin. Sans doute ses nouveaux dirigeants, son entraîneur s'attendaient-ils à mieux de sa part ; mais il aurait aimé qu'on lui fit davantage confiance. Quand il y avait des blessés et qu'on faisait rentrer des amateurs, ça lui faisait mal. Le stade de Colombes où il vivait et s'entraînait — souvent pour rien — lui semblait sinistre. A la fin de la saison, il était libre, mais personne ne le réclamait. Il n'eut aucune offre si ce n'est un peu plus tard, par l'intermédiaire de son compatriote Ramon Muller, une proposition de Strasbourg à laquelle il répondit favorablement, faute de quoi il n'avait plus qu'à retourner en Argentine...

LE SOUVENIR DE LA COUPE

Le Racing strasbourgeois lui a apporté en quatre ans de vives satisfactions. La première année, avec Jonquet comme entraîneur, il remportait la Coupe de la Ligue. Puis vint Paul Frantz. Ce fut tout d'abord une belle saison en Championnat puisque son club fut dans la course au titre presque jusqu'au bout, puis la saison suivante la victoire en Coupe qui reste jusqu'à présent le plus beau souvenir de José.

Ses deux entraîneurs strasbourgeois lui ont apporté dans des domaines différents : « Bob Jonquet, dit-il, m'a mis en confiance. Après mon aventure parisienne, c'était ce dont j'avais le plus besoin. Il cherchait à gagner l'amitié des joueurs et j'ai trouvé, auprès de lui, un grand réconfort moral. Il a fait, à mon sens, un travail utile dont son successeur a profité. M. Frantz, lui, était sans doute plus rigoureux dans sa manière de présenter les choses. Chacun avait une idée claire de ce qu'il devait faire.

Mais au-delà des satisfactions purement sportives que j'ai pu avoir à Strasbourg, poursuit Farias, je dois au football alsacien de m'avoir communiqué... ce que les Argentins n'ont pas, c'est-à-dire cette endurance, cette obstination, cette force de caractère, cette volonté de gagner, des qualités qui caractérisent, autant que j'ai pu en juger, les gens de l'Est. Je n'ai pas fondamentalement changé parce que je suis passé par Strasbourg ; mais il est incontestable que mon séjour en Alsace a enrichi mon bagage de footballeur. En un mot, je suis moins bohème qu'auparavant. »

PAS DE VERITE TOUTE FAITE

Farias — avec le recul du temps — a tiré un autre enseignement : la relativité des tactiques : « A Strasbourg, on jouait le béton et l'on m'avait attribué un poste d'attaquant de pointe. Au Red Star, j'évolue décroché et je bénéficie d'appuis que je n'avais pas au club alsacien. Par goût, je préfère cette seconde formule mais je n'en conclus pas qu'elle est supérieure à la première. Et, pour être tout à fait franc, j'étais aussi à l'aise dans le jeu de contre-attaques de Strasbourg que je le suis dans le 4-2-4 de l'équipe parisienne. Vous ne me verrez jamais participer à la guerre des tactiques car, pour moi, elles sont toutes valables.

Le seul impératif pour le joueur est de croire à celle qu'on lui fait jouer. S'il l'applique à contre-cœur, c'est évidemment fichu, mais c'est à l'entraîneur de convaincre ses élèves que la manière dont il les fait jouer est celle qui convient le mieux aux possibilités de l'équipe. Et à cet égard, M. Frantz et M. Avellaneda ont été, en ce qui me concerne, aussi convaincants. Comme quoi, il n'y a pas, en football, une vérité toute faite. »

Il n'y a qu'un point sur lequel Farias est catégorique. C'est l'appui sur le hors-jeu : il est résolument contre. « Je ne crois pas que l'on puisse obtenir des résultats durables en adoptant cette méthode, avoue-t-il. C'est aller au-devant du suicide. Une chose est de l'utiliser à bon escient ; autre chose est de l'appliquer systématiquement. »

Cela fait déjà plusieurs années que Jean Avellaneda souhaitait avoir Farias sous sa coupe mais le club audonien n'avait guère eu, jusqu'à présent, les moyens d'acquérir un joueur de talent tel que lui.

IL A CHOISI LE MOINS HUPPE, MAIS...

A la fin de la dernière saison josé reçut plusieurs offres : de Lille, de Rouen, de Lyon notamment. Trois clubs apparemment plus huppés que le Red Star. C'est pourtant ce dernier club que notre Argentin choisit : Quand j'ai regardé l'effectif des différentes équipes, nous a-t-il conté, je me suis dit que le meilleur était encore celui de l'équipe parisienne. Cela peut paraître paradoxal, mais j'étais à peu près persuadé que les garçons qui n'avaient pu percer à Toulouse voudraient certainement prouver quelque chose à Paris; qu'ils viendraient dan la capitale avec le désir de s'imposer, et que, même si les débuts s'avéraient difficiles, nous arriverions à obtenir de bons résultats. »

Farias ne s'était pas trompé et les succès sont venus plus vite qu'il n'avait osé l'espérer. Mieux : sans doute savait-il que ses futurs coéquipiers rêveraient de revanche... mais il les a trouvés encore meilleurs qu'il ne le supposait :

« Dès les premiers entraînements, les premiers échanges de balles, les premiers matches amicaux, j'ai senti que nous aurions une très bonne équipe. Que le « matériel » était là. Mérelle que je ne connaissais pratiquement pas a été pour moi une révélation. J'ai découvert José Ahache dont les possibilités sont immenses et qui, selon moi, jouera un jour en équipe de France. Je me suis demandé comment des joueurs comme Soukhane, Le Donche, Mouthon, Richard n'avaient pas mieux réussi à Toulouse. Je connaissais leurs qualités, mais je comprenais d'un coup que c'était à Paris, dans un contexte tout différent, qu'elles allaient enfin s'exprimer totalement. Je sais maintenant qu'il ne peut rien nous arriver de fâcheux sauf, évidemment si notre équipe était décimée par des blessés. Je crois même que nous ferons une excellente saison, surtout si nous pouvons bénéficier des services de Baraffe. »

LE RED STAR : UN CLUB ATTACHANT

A cette équipe du Red Star, José est déjà très attaché : « Le mérite de notre entraîneur, ajoute-t-il, fut d'amalgamer très vite des joueurs venus d'horizons différents ; de donner un style, une organisation à notre équipe. M. Jean ne nous dit pas sans arrêt : « les gars, faut y aller...» ce qui me paraît aller de soi, quand on est footballeur professionnel. Non, il préfère expliquer, convaincre pour, en fin de compte, emporter l'adhésion de son auditeur. Il est comme tout le monde : il a des qualités et des défauts mais ce que l'on ne peut absolument pas lui dénier, c'est sa connaissance très profonde du football et son enthousiasme communicatif. Comment oserions-nous « tricher » quand on a un coach qui se donne corps et âme à son travail.

Et puis, c'est tout à fait l'entraîneur qu'il faut à une équipe comprenant de nombreux Méridionaux. Lui-même est un homme du soleil ; il en a la faconde, le verbe. Comme la plupart de ses joueurs, il sait parler avec ses mains. A son contact, les ex-Toulousains se sont sentis revivre ; et moi-même, j'ai été pris par l'ambiance. »

Comment du point de vue technique, José voit-il le Red Star ?

« Je dirai tout d'abord qu'il y a un sens collectif très développé, qui tient à l'état d'esprit des joueurs Personne dans l'équipe n'a envie de se « sauver » tout seul et ne cherche à tirer la couverture à soi, mais chacun, tout en gardant sa personnalité, travaille pour la collectivité. Il est vrai que notre jeu groupé, en attaque comme en défense, qui permet au porteur du ballon d'avoir constamment des appuis, favorise cet état d'esprit car jamais au cours d'un match, un joueur n'est livré à lui-même.

Ensuite, j'estime que notre équipe ne tourne pas encore à plein régime, Elle n'est à l'heure actuelle, qu'à 75 % de ses possibilités. Cela tient essentiellement à deux choses :

1) la cohésion totale exige un certain temps et pourtant, dans ce domaine, des progrès considérables ont déjà été accomplis, les résultats sont là qui l'attestent ;

2) Pour la grande majorité d'entre nous, il fallait perdre les automatismes du béton contractés à Toulouse... et à Strasbourg, car pour ce qui me concerne, ce n'est plus du tout le même jeu.

Tout joueur professionnel doit être capable de s'adapter à n'importe quelle forme de jeu ; mais là encore, le facteur temps intervient. Il s'agit d'une reconversion, comme d'un ajusteur qui tout en restant dans son métier, abandonnerait l'étirage pour l'embouti.

Comment allons-nous nous améliorer ? En soignant notre technique en mouvement comme le faisait le grand Nantes. C'est peut-être ambitieux mais je pense que nous serons capables dans un proche avenir de produire un jeu agréable... et efficace, ce qui nous permettrait, tout à la fois, de conquérir un vaste public et de réussir sur le plan sportif. La clé : une certaine joie de jouer. Je sais, cela fait cliché... et pourtant cela correspond à une réalité. Le football, même si nous en vivons, n'est pas tout à fait un travail. Ce jeu merveilleux exige de l'inspiration ; un match est une création et, vu sous cet angle, il ressemble un peu à une œuvre d'art. Créer engendre la joie. Tel est du moins ce que je ressens. »

TECHNIQUEMENT, IL APPREND TOUJOURS

C'est vrai que Farias cultive le côté « artiste » de son sport. C'est dans sa nature d'Argentin, mais il n'en rajoute pas. Il considère cependant que la technique — pour employer un mot plus terre à terre — reste la base et que dans ce domaine, on ne fait peut-être pas toujours les efforts nécessaires :

« Il y a d'innombrables façons d'utiliser une balle, déclare-t-il. Les surfaces du pied, le corps lui-même, offrent des variétés infinies. A quoi servirait la plus efficace des tactiques si les joueurs chargés de l'appliquer ne sont pas capables de garder le ballon ; de faire une passe correcte et utile ; de varier leur jeu. Bref, de poser toutes sortes de problèmes à leurs adversaires.

J'entends parfois dire : « Celui-là, il ne progressera plus, il est trop vieux. » C'est une hérésie. Techniquement, on n'a jamais fini d'épuiser toutes les possibilités que vous offre le travail de la balle. On me classe volontiers parmi les techniciens et, cependant, je considère que je ne suis pas parfait. Tenez, en ce moment, je travaille l'extérieur du pied gauche. A chaque entraînement, je fais une longue séance d'assouplissement des chevilles. Avec l'aide d'un camarade, « j'essaie » de nouveaux coups. Cela ne m'empêche nullement de me préparer physiquement et d'être ainsi en situation de suivre, en match, n'importe quel rythme,

A l'école de football de Strasbourg, j'apprenais aux gosses des gestes techniques. Ils étaient fascinés et leur joie était immense quand ils avaient réussi un « truc » que je leur avais montré. Et ma foi, moi aussi, j'étais heureux. »

Voilà pourquoi Farias sera peut-être plus tard éducateur en Argentine car il estime que c'est une tâche exaltante. Il nous a expliqué en quoi consistait ce métier qu'il ne faut pas confondre avec celui d'entraîneur :

« L'éducateur, chez nous, est en général un ancien professionnel d'une certaine renommée. Il s'occupe des jeunes de 14 à 18 ans qui manifestent certains dons et sont susceptibles de devenir à leur tour des pros. L'expérience se déroule en deux temps. De 14 à 16 ans, c'est un peu la forêt vierge. On laisse les garçons s'extérioriser. On ne les freine pas. Ils « poussent » avec leurs qualités et leurs défauts. Cela permet de situer leurs tendances. Ce n'est qu'ensuite, de 16 à 18 ans, que l'on corrige et que l'on recherche la progression, Chaque école de football possède son fronton pour le travail individuel de la balle. A cet âge-là, cela me paraît indispensable. »

José n'a pas d'expérience mais des connaissances en matière d'éducation de footballeurs. Il les mettrait volontiers à la disposition des jeunes Français car il n'est pas dit — bien qu'il ait parfois le mal du pays — qu'il ne restera pas en France à la fin de sa carrière de joueur. Il suit d'ailleurs les cours de moniteur et envisage de passer son diplôme d'entraîneur.

UN GUITARISTE NOMME GUSTAVITO

Mais nous n'en sommes pas là : le talentueux Audonien a encore de belles années devant lui. Il lui plairait assez de rester au Red Star et de renouveler le contrat de deux ans qu'il a signé au début de l'actuelle saison. « J'ai découvert ce petit coin charmant de l'Ile-de-France où j'habite désormais, nous dit-il, et j'ai envie de m'installer. »

Chez lui, quand le programme de la TV ne l'intéresse pas, il place sur son radio-électrophone un disque de tango argentin ou bien il plaque quelques accords sur sa guitare. Ce qui fait le bonheur de Gustavito, un bon petit diable de quatre ans qui a sa guitare personnelle et accompagne son père. De plus, José est doté d'un joli filet de voix, ce qui va combler d'aise les supporters audoniens quand il organiseront la prochaine « nuit du Red Star ».

Un deuxième garçon, Antoine, est venu égayer le foyer de José il y a un mois. Une vie familiale bien remplie, un club où il peut exprimer totalement son talent. Il ne manque rien à son bonheur.

Il prend des cours d'anglais et lit Molière... un dictionnaire à côté de lui. Il n'aura pas « raté » son séjour en France. Chez nous il est devenu plus mûr, plus réfléchi, plus conscient de ses resposabilités.

Et, ce qui ne gâte rien, c'est un garçon délicat, charmant, ayant le culte de l'amitié. Un footballeur et un homme comme on aimerait en rencontrer plus souvent.

LE COUP FAVORI DE JOSÉ FARIAS

Cette série d'exercices, Farias l'effectue toujours sur l'aile gauche. Au début de l'action, José donne d'abord l'impression qu'il va chercher à déborder son adversaire par un dribble qu'il effectue du pied gauche (2) puis subitement il amorce une légère rotation et stoppe la balle du pied droit (4). Nouvelle rotation avec changement de pied, ce qui déséquilibre son opposant (5, 6, 7) (ici pour la démonstration son coéquipier Mérelle) et lui laisse le champ libre pour amorcer un tout autre mouvement. Tout cela a été bien sûr exécuté en quelques fractions de seconde.